

vive impression, la première fois que je l'ai vue. Toutefois j'ai voulu réfléchir, m'examiner plus longuement, me rendre compte du sentiment qui m'attirait vers elle, m'assurer que ce n'était point un caprice passager et surtout savoir si elle était bien la femme que je devais vous donner pour belle-fille, pour fille.

—Eh bien ? dit la mère qui ne respirait plus, dont les joues pâles se coloraient d'une petite rougeur de joie.

—Eh bien ? tout ce que j'ai appris sur elle, tout ce que j'ai cru deviner de son caractère, de la noblesse de son cœur, de son excellente éducation, ont achevé de me la rendre encore plus chère. M'approuvez-vous, ma mère ?

—Oui, oui, cent fois oui, mon ami ! J'ai cru plusieurs fois que tu lui préférerais miss Mountmoreux...qui est une personne également charmante, plus belle, plus riche peut-être...mais non la femme qu'il te faut.

—La très belle et bonne Gwendoline et moi, nous sommes d'excellents amis, de bons camarades, si je puis parler ainsi, car les mœurs de son pays autorisent cette franche amitié entre des jeunes gens comme nous. C'est en causant avec elle que j'ai appris bien des choses sur la famille Trémazan ; elle m'a fait comprendre, apprécier tout ce que vaut M^{lle} Floriette. C'est elle qui me plaît : je l'aime, je la veux pour ma femme.

—Très bien, c'est mon vrai Serge qui parle ainsi. Mais je crains de terribles difficultés, avec des gens si entichés de noblesse et d'idées mesquines.

—Eh oui, je rencontrerai de grands obstacles. Mais j'aurai pour moi la grand'mère, qui l'adore, qui l'a élevée et lui a communiqué son esprit droit et sain, ses idées pleines de sens et de délicatesse.

—Le baron doit être fort riche, il a sans doute de grandes prétentions à de nobles alliances. C'est un monde d'idées si différentes du nôtre que celui dans lequel ils vivent étroitement enfermés.

—D'après bien des indices, il est à craindre que le pauvre baron ne soit plus près de la ruine que de la fortune.

—Vraiment ! ton père m'en a déjà dit quelque chose, et j'espérais pour eux tous que ce serait un vain bruit. Comment supporteront-ils des revers de fortune ?

—Richard, le fils, l'aîné des enfants, est un prodigue, et je crois que, pour réparer les brèches faites par lui au patrimoine des Trémazan, son père a voulu s'engager dans des affaires industrielles qui ont mal tourné.

—Où l'as-tu rencontré, ce Richard ? Comment sais-tu tout cela ?

—Je l'ai rencontré, il y a deux ans, à Alger, où je passais en revenant de Tunis ; c'est là que j'ai vu pour la première fois missis